

ce texte demande quelques précautions. En effet Stendhal ne se croyait pas tenu à raconter ses voyages avec une exactitude absolue. C'est la manière dont il avait rapporté ses voyages en Italie dans *Rome, Naples et Florence*, et dans les *Promenades dans Rome*. Il se donne le droit d'arranger son récit pour produire un effet littéraire et il y introduit de nombreux éléments personnels, des réflexions, des impressions, ou même des récits historiques ou romanesques. Si bien que, dans les *Mémoires d'un touriste*, la réalité et la fiction sont étroitement mêlées.

Tout d'abord Stendhal essaie de dissimuler sa véritable personnalité. Il attribue ces notes de voyage à un ancien commis voyageur pour le commerce des fers qui voyage maintenant pour son plaisir. Il lui donne un nom, Philippe L..., et lui invente même une biographie dans l'introduction de l'ouvrage. Stendhal a toujours aimé se dissimuler derrière des masques. C'est sans doute par précaution qu'il a adopté ici celui du négociant en fers enrichi, car ce personnage ne risque pas d'émettre des idées subversives; ainsi il se met à l'abri de la censure dont il doit tenir compte car il est un personnage officiel, consul de France à Civitavecchia. Stendhal modifie aussi les dates de son voyage. Il allonge quelque peu son séjour. Il est censé être arrivé à Nantes le 24 juin au soir et y être resté douze jours au lieu d'une semaine. Il donne la date du 5 juillet pour son voyage de Nantes à Vannes. Mais il ne donne pas d'autres dates que juillet pour le reste de son voyage, et en particulier au cours de son séjour à Nantes, Stendhal distribue très librement les récits, les réflexions, les anecdotes, de manière à produire une impression d'ensemble harmonieuse.

Si l'on en croit les *Mémoires d'un touriste*, et sur ce point la relation est certainement très proche de la vérité, Stendhal n'a vu qu'une partie de la Bretagne. Son voyage a commencé par Nantes. Il est allé à Saint-Nazaire. De Nantes il est parti pour Vannes. Ensuite il est allé à Auray et à Carnac, puis il a gagné Lorient par Hennebont. Il est revenu à Vannes, d'où il est reparti pour Rennes, via Ploërmel. Son voyage s'est poursuivi de Rennes à Saint-Malo, par Dol. Enfin il a gagné la Normandie par la route de Dol et de Pontorson.

La relation de ce voyage en Bretagne est déséquilibrée. En effet les pages consacrées à Nantes sont les plus nombreuses, près d'une centaine dans l'édition originale, les plus documentées et les plus intéressantes, tandis que les pages qui concernent le reste du voyage en Bretagne, quatre-vingt-dix environ, témoignent d'une visite rapide et superficielle, sauf pour Lorient et Saint-Malo, et surtout ne sont pas exemptes de parti-pris.

Stendhal indique avec précision les moyens de transport très variés qu'il a utilisés pour effectuer ce voyage en Bretagne. Il a une

sorte de prédilection pour les déplacements par voie fluviale. Il est arrivé à Nantes sur un bateau à vapeur qui devait appartenir à la *Compagnie des Vulcains* qui faisait le service entre Nantes et Orléans, sur l'*Aigle* ou sur le *Vulcain*. Le trajet de Tours à Nantes a duré une journée. Le bateau est parti de Tours à cinq heures et demie. Peu après son départ, il s'est engravé sur un banc de sable. Au terme d'une longue journée de navigation où le froid avait obligé Stendhal à aller deviser dans le salon du bateau, l'on aperçut « les lumières de Nantes. » Et le débarquement s'est fait près de la Bourse, vers les neuf heures du soir. Pendant son séjour à Nantes Stendhal a de nouveau utilisé le bateau à vapeur. La première fois pour aller à Saint-Nazaire sur un navire de la *Compagnie des Riverains du Bas de la Loire*, une autre fois, pour une promenade sur l'Erdre. C'est en barque que Stendhal a visité le port et les bras de la Loire, en compagnie d'un vieux matelot. Pour visiter la ville de Nantes il a emprunté les transports urbains, qui consistaient en deux omnibus, l'un blanc, l'autre jaune, conduits par des « jeunes filles de dix-huit ans », le prix étant de « trois sous ». Il dit avoir fait deux voyages en omnibus, l'un le long des quais jusqu'à l'arrêt, à proximité des chantiers, qui étaient établis entre la Loire et le coteau, l'autre en s'éloignant du centre de la ville, par la ligne des ponts, jusqu'au troisième pont, le pont de Pirmil, en empruntant une rue qu'il juge « horriblement pavée ». Une autre fois ses amis l'ont promené en landau. Mais il a préféré la course qu'il a faite seul, en cabriolet loué, le long de la ligne des ponts, jusqu'à la campagne, avec ses prairies et ses vignes, sans doute en direction de Vertou. Stendhal a quitté Nantes en diligence, et c'est par ce moyen de transport qu'il a parcouru le reste de la Bretagne. Le voyage de Nantes à Vannes a duré une longue journée. Départ de Nantes à neuf heures, passage de la Vilaine sur un bac, alors que l'on parle de la construction d'un pont suspendu, montée difficile où les voyageurs sont obligés de descendre pour suivre à pied la diligence, dîner à une auberge en haut de la côte, l'on dînait alors vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, et arrivée à Vannes un peu avant le souper. L'on pourrait imaginer que Stendhal était fatigué après cette journée de voyage. Point du tout, car il note : « cette admirable journée de voyage, si remplie de sensations imprévues depuis la Vilaine, n'a fini qu'à une heure du matin par un vin chaud auquel nous avons fait grand honneur ». Et dès le lendemain à cinq heures il reprenait la diligence pour Auray. Là il trouve un mauvais cabriolet dont le conducteur le mène visiter les monuments mégalithiques d'Erdeven et de Carnac. En revenant le soir à Auray il a aperçu des cortèges de pèlerins qu'il a pris d'abord pour des déménagements. « J'ai remarqué, écrit-il, plusieurs cabriolets de campagne sur lesquels étaient entassée toute une famille, quelquefois jusqu'à six personnes ; un malheureux cheval à longue crinière sale traînait tout cela. Derrière le cabriolet était

lié un matelas, et une marmite se balançait sous l'essieu, tandis que trois ou quatre paniers étaient attachés aux côtés du cabriolet.» Nous avons là une description pittoresque de la manière dont se déplaçaient les paysans bretons pour se rendre au pèlerinage de Saint-Anne d'Auray.

A Lorient il visite le port en barque, comme à Nantes, mais il est tout étonné de ne pas voir la mer, car c'est la marée basse et il ne trouve «qu'un très large fossé rempli de boue et de malheureux navires penchés sur le flanc.» A son départ de Rennes, l'aubergiste a essayé de lui faire manquer la diligence et il doit voyager sur l'impériale. A Saint-Malo il prend un bateau pour faire le tour des «îlots noirs» qui sont en face de la ville. A Saint-Malo aussi il manque le bateau à vapeur qui mène à Dinan et apprend qu'une «sorte d'omnibus» le conduirait à Saint-Servan en un quart d'heure. Dans la diligence qui le mènera de Dol à Pontorson en direction de la Normandie, il va voyager dans le coupé en compagnie d'une paysanne dont nous aurons à reparler.

On peut se demander comment Stendhal pouvait occuper ces longs trajets en bateau à vapeur ou en diligence qu'il a effectués apparemment sans trop de fatigue. Il observe le paysage, avec d'autant plus d'intérêt que ces paysages de la Bretagne sont nouveaux pour lui, habitué qu'il est aux paysages des Alpes ou de l'Italie. Il lie facilement conversation avec ses compagnons de voyage, même avec les gens du peuple dont il apprécie la simplicité et le naturel. Ou bien il écoute les conversations et observe la manière dont les gens se comportent : ce sont des scènes de la vie courante qui amusent beaucoup le romancier qu'il est. Il profite aussi de ses voyages pour lire, et si le livre est trop volumineux, il n'hésite pas à le faire découdre : il peut ainsi placer deux ou trois feuilles «dans un portefeuille fort mince qu'il cache sous les coussins de la voiture».

Ce qui intéresse Stendhal touriste au cours de ses voyages, ce sont moins les réalités économiques, bien qu'il se pique d'économie politique, que les sites et les paysages, les villes, avec leurs perspectives, leurs monuments, leurs spectacles et leurs musées, et surtout la manière de vivre des gens qu'il rencontre, ce qu'il appelle la manière qu'ont les gens «d'aller à la chasse au bonheur». Ses préoccupations sont avant tout esthétiques, culturelles et morales.

Stendhal a admiré certains paysages découverts au cours de son voyage en Bretagne. Il a peu goûté la vallée de la Loire, qui lui paraît manquer de grandeur, car il n'en a vu que les îles et leur maigre végétation. Par contre il a été impressionné par le caractère sauvage, nous dirions romantique, de la vallée escarpée de la Vilaine à la Roche-Bernard. En approchant de Vannes il trouve que la «baie du Morbihan» qui se découvre à sa vue est «admirable». Pour lui, il n'y a



«rien de plus joli» que la route de Lorient à Hennebont avec «ses bois, ses prairies, ses montées et ses descentes, et son chemin superbe». La campagne qui s'étend de Rennes à Dol lui paraît «vraiment remarquable». Pendant son séjour à Saint-Malo, il a pu admirer au cours d'une promenade en mer, «la jolie côte couverte d'arbres qui termine l'horizon au couchant» et assister du haut des remparts à un «magnifique» coucher de soleil: «le ciel était en feu, écrit-il, ce qui donnait une couleur plus noire encore au rochers de Saint-Malo». Il décrit aussi avec enthousiasme le pays entre Dol et Pontorson qu'il juge «d'une admirable fertilité», et «l'immense vallée, au fond de laquelle il faut aller chercher le bourg et la rivière de Pontorson» qui lui offre une vue «magnifique et très étendue». Par contre Le Mont-Saint-Michel lui a paru «si petit, si mesquin» qu'il a renoncé à y aller. Il est vrai qu'il le compare aux Alpes et à Gavarnie! S'il a admiré un certain nombre de paysages bretons, Stendhal n'a rien dit sur les activités de la campagne. Il a seulement remarqué la fertilité de la région de Rennes et de la vallée de Pontorson. Mais il ne parle ni des travaux des champs, ni des cultures, ni de l'élevage. Il a perçu toutefois la pauvreté proche de la misère des paysans bretons de la région de Vannes.

Parmi les villes qu'il a parcourues, c'est évidemment Nantes qui lui a fait le plus forte impression. En arrivant il est tout étonné de découvrir «une grande ville». Au cours de son séjour il a admiré les perspectives offertes par les bords de la Loire, les places, les promenades. Il a visité les principaux monuments, le château, la cathédrale où il remarque le tombeau des Ducs de Bretagne. Il cite aussi la préfecture dont il n'apprécie guère «l'architecture nigaude», les beaux hôtels du XVIII<sup>e</sup> siècle, les cinq hôpitaux, le théâtre Graslin, la bibliothèque et surtout le Musée auquel, selon son habitude, il consacre une longue visite. Il ne parle guère des activités industrielles et commerciales qui étaient pourtant importantes. Il a noté toutefois, l'activité du port, le mouvement des navires, l'animation de la foule. Il a visité les chantiers navals où il a eu la chance de pouvoir assister au lancement réussi d'un navire de soixante tonneaux. Il a remarqué aussi le soir de son arrivée les belles devantures des bijouteries qui étaient éclairées, comme celles des magasins de Paris. Il est allé au spectacle au théâtre Graslin, il a fréquenté les cafés, notamment le café Molière, près du théâtre, où se réunit la bonne société. Pour lui Nantes est une ville élégante et cultivée où l'on a la chance de moins s'ennuyer que dans les autres villes de province.

Les autres villes de Bretagne où il est passé n'ont droit qu'à une brève relation. A Vannes il n'a visité que la cathédrale, et encore rapidement, en attendant la diligence. Il s'est davantage attardé à Lorient; il a remarqué le boulevard qui descend de la salle de spectacle,

il a visité le port; on lui a fait voir les navires et l'arsenal. Il est allé au café de la comédie. En passant à Ploërmel, il s'est arrêté pour visiter l'église dont il a admiré le style gothique flamboyant, malgré ses préventions contre le gothique. A Rennes, il a été, nous dit-il, «agréablement surpris», car sachant que la ville avait été détruite par un incendie en 1720, il s'attendait à n'y «rien trouver d'intéressant sous le rapport de l'architecture». C'est ainsi qu'il a vu avec plaisir la cathédrale, les églises Sainte-Melaine et Saint-Yves, le Parlement, qu'il nomme le palais, la salle de spectacle et une promenade à couvert qu'il est tout étonné de trouver là. Il a admiré la rue qui passe devant le palais et surtout il a été «fort content», nous dit-il, des promenades du Tabor et du Mail. Il a visité le Musée, rapidement, le soir, avant la tombée de la nuit, et il juge qu'un «musée aussi pauvrement tenu fait honte à une ville aussi riche». A Dol, il ne tarit pas d'éloges sur la cathédrale et il admire la promenade à couvert constituée par «la suite d'arcades qui bordent la grande rue marchande»; il se fait conduire aussi à un quart de lieue de la ville pour voir la «fameuse pierre du Champ Dolent». Saint-Malo lui paraît une ville tout à fait intéressante, mais austère: on s'y sent un peu comme en prison, et il apprend par les officiers de la garnison qu'on s'y ennuie ferme; mais il a pu admirer la ville et la côte au cours d'une promenade en mer. En Bretagne, il faut évidemment faire une place à part aux monuments mégalithiques. Il en aperçoit quelques-uns au cours de son voyage, et il en est souvent question dans les conversations. Il visite longuement les sites d'Erdeven et de Carnac qui le plongent dans la perplexité et qui lui suggèrent de longues considérations sur la religion des druides, dont nous aurons à reparler.

Évidemment un voyageur se doit d'apporter une attention particulière aux hôtels, aux auberges, aux restaurants et aux cafés. Stendhal n'y manque pas, d'autant plus qu'il est sensible au confort, ce qui se comprend étant donné les longs trajets qu'il doit faire en bateau à vapeur ou en diligence. A Nantes, il est logé à l'hôtel de France, place Graslin, où il a une chambre magnifiquement meublée qui donne sur la place et qu'il paye trois francs par jour. Mais comme, dit-il, «on y meurt de faim à la table d'hôte», il a «découvert un restaurateur fort passable vis-à-vis le théâtre» où il va dîner. Pour le déjeuner, il s'installe au café qui est à côté du théâtre, sans doute le café Molière, où il «commence à entrevoir, dit-il, l'excellente crème de Bretagne». Après le franchissement de la Vilaine, les voyageurs se sont arrêtés à une «auberge d'une exiguïté vraiment anglaise» dont la salle à manger a des «fenêtres à petits carreaux garnies de fleurs charmantes»: on y sert «un dîner passable». A l'auberge de Vannes il prend le souper à la table d'hôte. A Lorient, il loge à l'hôtel de France «qui donne sur une place carrée entourée d'un double rang d'assez jolis arbres». Il ne parle pas de

l'établissement où il a logé à Rennes, sinon pour dire que l'aubergiste a essayé de lui faire manquer la diligence «pour lui faire passer vingt-quatre heures de plus dans son taudis». De son auberge de Saint-Malo, il dit simplement que son hôtesse lui avait conseillé d'aller au spectacle à Saint-Servan en empruntant l'omnibus.

On comprend que pour le voyageur solitaire qu'est Stendhal, les personnes avec lesquelles il lie volontiers conversation sont les aubergistes, les garçons ou les servantes. En général il est bien reçu et il le note. Si l'aubergiste est un peu fripon, comme à Rennes, et si les garçons d'hôtels à Nantes sont quelque peu effrontés et bruyants, les femmes, aubergistes ou servantes, sont pour lui d'une amabilité charmante. Les transports en communs sont aussi l'occasion de rencontres qui favorisent des conversations sur toutes sortes de sujets. On peut se demander d'ailleurs si ces personnages qu'il dit avoir rencontrés ne sont pas quelquefois des personnages fictifs qui lui servent de prétexte à traiter une question qui l'intéresse. Le touriste est un peu romancier. Les seuls ecclésiastiques que Stendhal dit avoir rencontrés au cours de son voyage en Bretagne l'ont été sur le bateau à vapeur de Nantes à Saint-Nazaire. Au départ de Nantes il a aperçu «sept ou huit prêtres en grands costumes et petit collet» qu'il a trouvés plus simples et moins distants que les prêtres de Paris. Il a remarqué aussi un curé et son vicaire qui ont joué devant lui une véritable scène de comédie à l'arrêt de Saint-Nazaire. Enfin après l'arrêt de Paimbœuf, au retour, il a remarqué le prêtre «en petit collet» qui accompagnait la fameuse jeune fille au chapeau vert. Les transports lui ont permis de reconstruire deux femmes qui ont fait sur lui une très forte impression et qui sont incontestablement les deux plus belles figures féminines dont il ait parlé au cours de son voyage en France. La première est cette jeune fille de vingt ans qu'il a aperçue sur le bateau qui le ramenait de Saint-Nazaire à Nantes et qui portait des rubans verts à son chapeau, en signe d'opinions légitimistes et carlistes. Il est en admiration devant cette jeune fille dont, nous dit-il, «le naturel, la noble aisance, provenant évidemment de la force de caractère et non de l'habitude d'un rang élevé, l'assurance décente, ne peuvent assez se louer». Il la compare «à la plus touchante des vertus dont Michel Colomb a orné le tombeau du duc François à la cathédrale de Nantes». Et, lui qui est en train de composer un roman, nous avoue en marge de son manuscrit, que l'héroïne de son roman qui se nomme Mina «a cette physionomie-là». Le plus étonnant est qu'un érudit nantais, M. Georges Creveuil, dans un article qui a fait date, a réussi à identifier cette jeune fille au chapeau vert, en se servant des renseignements donnés par Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste*, l'âge de la jeune fille, les personnes qui l'accompagnaient, le lieu où elle est montée sur le bateau, le sujet de la



conversation du groupe qui parlait d'une élection manquée. Cette jeune fille s'appelle Victoire-Elisabeth Gicqueau. C'était la petite fille de l'architecte nantais bien connu, Mathurin Crucy, dont la famille était très liée avec les descendants d'un autre architecte nantais célèbre, Ceineray, qui possédait la propriété de Bellevue en Saint-Etienne de Montluc. L'autre femme dont la beauté et la distinction ont été remarquée par Stendhal est cette paysanne de quarante ans avec laquelle il a fait le voyage de Dol à Granville dans le coupé de la diligence. «C'est dit-il, sans contredire la femme la plus distinguée que j'aie rencontrée dans mon voyage, et, pour la beauté, elle vient, ce me semble, immédiatement après l'adorable carliste qui s'embarqua sur la Loire avec un chapeau vert».

Au cours de son voyage en Bretagne Stendhal a fait de nombreuses autres rencontres, particulièrement à Nantes, ville dont il dit qu'elle est pour lui «le pays des rencontres». Sans nous attarder, nous pouvons citer tout d'abord son correspondant à Nantes, un ancien Vendéen, une relation probablement de son ancien camarade au Conseil d'État, Julien Pépin de Bellisle, qui appartenait à une famille de corsaire malouins, et qu'il désigne vraisemblablement par les initiales M. de B. Il a rencontré ainsi dans les salons nantais beaucoup d'anciens combattants des guerres de Vendée. On le voit aussi s'entretenir avec un ancien colon de la Nouvelle-Orléans, avec un sous-préfet destitué, qui pourrait être Julien Bellisle, avec un ancien officier républicain, avec un capitaine de navire qu'il aurait connu à la Martinique, avec un acteur, M. Charles, qui jouait les pères nobles, et évidemment avec le conservateur du Musée. Les personnages qu'il a rencontrés dans la suite du voyage en Bretagne paraissent avoir moins de relief, et l'existence réelle de certains d'entre eux pourrait bien être mise en doute. C'est un négociant à Vannes, un ultra-libéral à Auray, un négociant à Lorient, un étranger dans la diligence de Lorient à Hennebont, des bourgeois enrichis dans la carriole de Dol à Saint-Malo, et les officiers qui tiennent garnison à Saint-Malo.

Mais la partie la plus originale des *Mémoires d'un touriste* c'est incontestablement ce que Stendhal met de personnel dans sa relation, ses réflexions, ses impressions. Et sur ce point il faut encore distinguer les pages consacrées à Nantes et celles qui concernent le reste de la Bretagne.

À Nantes Stendhal est séduit par l'atmosphère de romanesque qui se dégage de la ville et qui guide le choix des événements historiques ou des anecdotes qu'il raconte. Pendant son séjour à Nantes il relit et transcrit l'histoire tragique de Gilles de Retz, le maréchal, compagnon de Jeanne d'Arc, la «Barbe bleue des enfants», qui fut jugé et pendu à

Nantes. Il est fasciné par cette figure de grand seigneur raffiné et cruel qui annonce avec un siècle d'avance les nobles romains dont il recueille précieusement les aventures dans les vieilles chroniques italiennes, les Cenci, les Colonna, les Farnèse. Un autre Retz l'intéresse aussi à Nantes, Paul de Gondi, cardinal de Retz. Il achète ses *Mémoires* pour les relire, et il est fort probable que les aventures nantaises du cardinal de Retz, ses amours, son emprisonnement au château et son évasion, l'ont inspiré pour créer la figure de Fabrice del Dongo dans *La Chartreuse de Parme* qu'il écrira l'année suivante. Au cours de son séjour à Nantes, malgré ses opinions républicaines et jacobines bien connues, Stendhal écoute avec intérêt et sympathie les récits qu'on lui fait des événements de la Guerre de Vendée qui alimentent les conversations de salon dans les familles nobles et qui sont devenues l'épopée de la région nantaise. Même l'aventure très romanesque de la duchesse de Berry le touche et il se fait montrer sa cachette. Stendhal a toujours admiré les personnages qui ont fait montre de courage et d'énergie. Il rapporte aussi une anecdote qu'il dit avoir entendu raconter un soir dans un salon nantais. C'est l'histoire mystérieuse et très romanesque d'une certaine Mme de Nintrey, un nom supposé, qui étant très riche a épousé volontairement un officier pauvre, puis devenue veuve, un noble, pauvre également, qui courtisait sa fille. S'agit-il d'événements qui se seraient passés dans la région nantaise ? On n'a pas encore réussi à élucider cette histoire.

Les réflexions que suggère à Stendhal son séjour à Nantes ne manquent pas d'élévation. Il parle d'économie politique ; il évoque le commerce nantais d'autrefois avec les Isles ; il aborde la question des transports et en particulier la construction des chemins de fer que l'on retarde apparemment pour éviter de favoriser la province. Il fait des remarques pertinentes sur les questions d'urbanisme. Il observe avec attention la manière de vivre des Nantais qu'il juge plus simples et plus naturels que les Parisiens et il aborde longuement les questions d'esthétiques, soit à propos de sa visite au Musée, soit à propos des spectacles. On retrouve alors sous la plume du touriste des idées qui sont chères à Stendhal et qu'il a déjà abondamment développées dans ses ouvrages sur la peinture, sur la musique ou dans son intervention dans le débat romantique avec *Racine et Shakespeare* : l'horreur de l'affectation, de l'emphase et de l'imitation servile, et le goût du naturel et de la vérité.

En opposition avec les pages consacrées à Nantes, les histoires qu'il rapporte dans la relation du reste de son voyage en Bretagne et les réflexions dont il émaille son récit témoignent des préjugés avec lesquels il abordait cette région de France qu'il ne connaissait pas encore. Et pourtant il avait rendu compte lors de sa parution en 1823 de l'*Histoire de Bretagne* rédigée par son cousin et protecteur, le comte



Pierre Daru, Intendant général de la Grande Armée.

A l'occasion de sa visite des monuments mégalithiques de Carnac il disserte sur les races qui auraient occupé la Bretagne, les Kimri et les Celtes, et il évoque la religion des druides dont il fait une satire qui est en même temps une satire de la religion chrétienne. Pour lui, toute religion est fondée sur un sentiment de crainte habilement exploité par des prêtres rusés. Il considère que la religion chrétienne est une « religion à enfer éternel ». Cette idée qu'il exprime dans les *Mémoires d'un touriste* à propos de son voyage en Bretagne se retrouve tout au long de son œuvre, mais rarement avec une telle violence, une telle hargne et un tel manque de nuances. Les paysans qu'il voit faire le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray sont évidemment pour lui des fanatiques, et il y a des prêtres qui en profitent ; comme étaient aussi des fanatiques les paysans vendéens qui croyaient combattre pour leur foi. Mais il respecte la sincérité et le courage des uns et des autres. Autre récit significatif, la relation d'un procès en sorcellerie qui se serait jugé à Quimper, le procès d'un certain Yves Pennec. Décidément aux yeux de Stendhal la Bretagne est un pays arriéré peuplé de gens certes simples et accueillants, mais fanatiques et crédules. Les habitants de la côte nord semblent mieux traités. Il admire leur courage : « la bravoure que ces hommes presque tous marins déploient sur leurs frêles embarcations de pêche est vraiment surnaturelle ». Et il évoque l'intrépidité des corsaires bretons de la région de Saint-Malo sous l'Empire, eux qui « attendaient, pour sortir, quelque tempête qui ne permit pas aux vaisseaux anglais de se tenir auprès de leurs rochers de granit noir. Quelle différence pour Napoléon, si, au lieu de faire des flottes, il eût équipé mille corsaires ? Que n'eût-il pas fait avec les Bretons ! ». Sur le plan esthétique nous connaissons les préventions de Stendhal pour le gothique et sa méconnaissance de cet art. En effet le gothique lui paraît un style tourmenté et bizarre qui convient bien à la religion chrétienne, qui est pour lui une religion de crainte, une « religion à enfer ». Cependant il trouve au cours de son voyage en Bretagne des édifices gothiques qu'il admire presque sans réserves et qui le réconcilient en quelque sorte avec ce style. Après la cathédrale de Nantes dont il admire l'élanement des piliers, il fait une description enthousiaste des églises de Ploërmel et de Dol. Comme on le voit son voyage rapide à travers la Bretagne et les préjugés avec lesquels il l'a entrepris ne lui ont pas permis de juger équitablement cette région et ses habitants.

En Bretagne le touriste qu'est Stendhal a surtout vu et admiré une ville, Nantes, dont il dit en la quittant que c'est une « noble et grande ville ». A tel point que les pages qu'il a écrites sur Nantes sont parmi les plus belles des *Mémoires d'un touriste*. Aucune autre ville de France, Marseille exceptée, n'a produit que lui une impression comparable. On

songe plutôt aux villes idéales qu'ont été pour lui les villes italiennes, Milan et Rome. Par contre on est en droit d'être légitimement déçu, et parfois même indigné, de la manière dont il a parlé du reste de la Bretagne qu'il a découvert au cours de son voyage. Ses admirations sont plus rares, son jugement est rapide et prévenu. On songe à ce qu'aurait pu faire ce grand écrivain s'il avait prolongé son voyage en Bretagne, s'il avait parcouru toute cette province et s'il avait essayé de comprendre l'âme secrète et attachante de ses habitants.

un pèlerinage littéraire  
dans les pas de Chateaubriand  
à Saint-Malo et Combourg

Alain CHANTREAU

Le voyage que Flaubert, en compagnie de son ami Maxime du Camp fit en Bretagne pendant plus de trois mois, de mai à juillet 1847, a pour objet d'un récit intitulé *Par les champs et par les grèves* qui n'a été publié qu'après la mort de Flaubert, en 1887, par sa nièce Caroline Fackler-Groult; encore s'agit-il d'une publication parcellaire puisque seules des sommaires, tous écrits ou revus par Flaubert, nous renseignent sur les chapitres impairs rédigés par Flaubert lui-même, son cousin de l'ouvrage qui comprend douze chapitres, Maxime du Camp, chargé de la rédaction des chapitres pairs, n'ayant pas donné son assentiment de les publier, même s'il en a livré par la suite au public certains fragments dans ses *Souvenirs littéraires*.

En dehors de quelques articles de portée assez limitée, ce voyage de Flaubert en Bretagne n'a guère suscité la curiosité des commentateurs et des critiques jusqu'à la remarquable étude de Madame Le Herpeux intitulée *Flaubert et son voyage en Bretagne* et publiée dans les *Annales de Bretagne* (tome 47, année 1940, p. 1-153), « étude appropriée », de l'avis de R. Lebégue, bon juge en la matière, et, aujourd'hui, nullement dépassée à ce jour; nous n'avons pas l'intention dans le cadre nécessairement limité de cette étude, de reprendre tous les détails de la riche documentation fournie par Madame Le Herpeux. « Voyage doit être un travail sérieux » écrivait Flaubert, peu avant son départ pour la Bretagne, à son ami Le Poitevin dans sa lettre du 1<sup>er</sup> mars 1847, et Madame Le Herpeux a étudié soigneusement les divers aspects de ce voyage: les circonstances, les préparatifs, les sources, la nature de la description (paysages, êtres, mœurs, coutumes, traditions), l'itinéraire: sur ce dernier point, Flaubert a fait un tour presque complet de la Bretagne, en commençant par le sud, à Nantes, poursuivant sa route essentiellement en longeant la côte de la Loire-inférieure jusqu'au Morbihan, du Finistère, des Côtes-du-Nord, sans s'arrêter pour autant les crochets à l'intérieur, par Hucigoat et Carhaix,